

ASLIA
ASSOCIATION DES LIBRAIRES ALGERIENS

PRIX DES LIBRAIRES ALGERIENS
SALON INTERNATIONAL DU LIVRE
D'ALGER
Septembre 2005

attribué à
MAÏSSA BEY

Christiane Chaulet Achour :

« *Surprise en flagrant délit de liberté* »
Maïssa Bey, un espace de création

Dans son poème « Captive », Maïssa Bey écrit :
« Elle guette le froissement du jour
Derrière les volets clos »

Ces quelques mots nous semblent très suggestifs de l'univers créé par cette romancière algérienne dont l'importance ne fait que s'affirmer d'œuvre en œuvre, importance que le Prix des Libraires vient honorer, avec bonheur et justesse.

Il n'est pas abusif de dire que l'univers créé de 1996 à ce jour - une dizaine d'années déjà...-, par Maïssa Bey est un univers féminin. Celui-ci est caractérisé par une dominante sombre suggérée par le retour obsessionnel de ce qui est dit ou effleuré de l'enfermement et de la clôture, du silence imposé aux femmes. Certaines, de toutes leurs forces et dans les espaces de vie les moins propices à leur remise en cause, font éclater ces étouffements. Ainsi Malika, narratrice principale de *Cette fille-là*, confie : « Je suis celle qui veut chasser la nuit, s'accrocher au jour qui revient. Retenir, se retenir... Ne pas basculer. Ne pas sombrer. Continuer à raconter leurs histoires, à les écrire, écrire, écrire... écrire... » (p.118-119)

Cette affirmation passionnée et désespérément libératrice est la position centrale de l'écriture de Maïssa Bey. Ainsi dans le premier récit, Nadia, jeune héroïne d'*Au commencement était la mer* s'est levée tôt pour descendre se baigner ; elle revient vers la maison, une peur diffuse dans tout son être alors qu'elle vient de vivre un pur instant de bonheur et d'accord avec la nature. Le texte note : « Elle tremble. Surprise en flagrant délit de liberté. » (p.9)

Dessignons donc le parcours de Maïssa Bey. C'est en 1996 qu'elle faisait son entrée en littérature avec *Au commencement était la mer*, dans le cinquième numéro de la toute nouvelle revue alors, *Algérie Littérature/Action* à Marsa éditions à Paris. Ce récit, efficace et sensible, est construit autour d'une

adolescente découvrant la vie et l'amour et, conjointement, les lâchetés, les mentalités rétrogrades et la violence. Très bien reçu par les lecteurs de part et d'autre de la Méditerranée, il continue son cheminement grâce aux collections de poche qui le diffusent à plus grande échelle (aux éditions Marsa en Algérie et aux éditions de l'Aube en France).

Deux ans plus tard, c'est aux éditions Grasset à Paris que paraissent *Nouvelles d'Algérie* : cet ensemble de nouvelles donnant un éventail différencié de destins algériens, en privilégiant les femmes et les adolescents, reçut en 1998, le Grand Prix de la nouvelle de la Société des Gens de Lettres à Paris. Une de ces nouvelles, « Quand il n'est pas là elle danse » a été mise en espace au théâtre par Jocelyne Carmichael à Montpellier en 2000 et également en résonance avec une performance dansée par l'Association « Lire autrement », en 2004.

En 1999 paraissait à Grigny, en France, aux éditions Paroles d'aube (malheureusement disparues) *A contre-silence*, entretien et textes inédits.

En 2001, l'écrivaine revenait à la fiction avec un premier roman – si l'on considère la première œuvre plutôt comme un récit –, *Cette fille-là*, roman de colère et de désespérance où perce néanmoins la force d'une femme qui se dit et dit les siennes du fond du rebut où elle a été reléguée. Avec ce roman, Maïssa Bey inaugurerait une édition simultanée en France et en Algérie grâce à la co-édition entre les éditions de l'Aube et Barzakh. Par ailleurs, ce roman a été adapté au théâtre, à nouveau par Jocelyne Carmichael en 2003 à Montpellier puis jouée à Annaba, Alger, Oran et Sidi-Bel-Abbès, sous le titre *Filles du silence*. Auparavant il avait été honoré du Prix Marguerite Audoux, du nom de la romancière proche des problèmes de ses contemporains et qui avait reçu le prix Femina en 1910.

En septembre 2002, Maïssa Bey publiait un court récit bouleversant, *Entendez-vous dans les montagnes...* où par le biais d'une sorte d'auto-fiction, elle mettait au jour le père instituteur, mort sous la torture pendant la guerre de libération : ces 75 pages sont d'une écriture particulièrement ciselée et concertée pour faire advenir en texte l'indicible et l'enfoui. Pour les lecteurs, il est restitution d'un pan de mémoires croisées entre l'Algérie et la France avec lucidité, doigté et force.

En 2003, elle participait à un ouvrage collectif, *Journal intime et politique, Algérie, 40 ans après* aux éditions de l'aube et Littera. Sa contribution porte le titre, « Faut-il chercher les rêves ailleurs que dans la nuit ? »

En 2005 enfin, Maïssa Bey fait paraître à Paris (éd. de l'aube) et à Alger (éd. Barzakh), *Surtout ne te retourne pas*. Elle revient sur ses thèmes obsessionnels de la fuite et de la fugue, de l'espace et de son hostilité, de l'identité et de l'origine, sources de disfonctionnements profonds de l'individu-e. Une jeune fille fuit en ce jour de mai 2003 où la terre s'est brutalement manifestée. Différemment mais comme Malika de *Cette fille-là*, elle se donne plusieurs identités. Elle n'est plus enfermée dans un lieu clos mais c'est l'ensemble du monde qui l'entoure qui est devenu chaos et piège après les années de guerre et juste avant le tremblement de terre de mai 2003 : « Je ne veux pas regarder le paysage qui défile autour de moi. Je ne veux pas voir les montagnes pelées, les forêts incendiées. Je ne veux pas voir les vallées, les plaines, les espaces stériles balayés de poussière, la terre craquelée parsemée d'épineux, les arbres défeuillés, la course immuable du soleil dans le ciel.

Toute une géographie et une généalogie stériles.

Pendant que le bus avance, dans le bruit du moteur et le vacarme qui cogne douloureusement à mes oreilles, il me semble entendre, scandée en cadence,

indéfiniment répétée, cette phrase, cet ordre : cours, cours et surtout ne te retourne pas. » (p.53)

Pour ce roman, Maïssa Bey a été la première lauréate d'un prix nouvellement créé à Paris en 2005, le prix Cybèle qui récompense une œuvre où la relation mère/enfants est forte.

Il faudrait aussi évoquer la mise en scène théâtrale de *Entendez-vous dans les montagnes...*, les nombreux montages poétiques et lectures publiques où des nouvelles ou des extraits de l'écrivaine algérienne ont été lus. Elle était parmi les treize écrivains algériens invités dans le cadre des Belles Etrangères lors de l'Année de l'Algérie et a sillonné la France allant de centres culturels en bibliothèques pour le plus grand plaisir des lecteurs car son contact avec les publics est exceptionnel. Ne se contentant pas de l'écriture personnelle, Maïssa s'intéresse aussi à l'écriture des autres : celles d'écrivains qui l'ont marquée et qu'elle inaugure par un court essai consacré à Albert Camus, *L'ombre d'un homme qui marche au soleil* (éd. Chèvre-feuille étoilée, coll. « Autres Espaces », 2004) ; celles d'autres femmes dans le contexte d'ateliers qu'elle anime au sein de l'association qu'elle a co-créée à Sidi-Bel-Abbès, « Parole et écriture ».

Car pour conjurer la sanction sociale qui frappe, dans l'univers de Maïssa Bey, celles qui sortent par diverses transgressions de la voie tracée par la société, les traditions, la domination, il y a une autre voie, celle de l'écriture : ce que la société refuse, l'écriture l'autorise. Celle-ci devient alors le lieu de la reconstruction d'un espace offert comme une promesse possible aux lecteurs, aux lectrices. Maïssa Bey affronte avec lucidité et courage, le rapport au corps, le rapport au sexe comme nœud révélateur des rencontres ou des chocs des maux et des espoirs de la société : et si bien des pages sont insupportablement brûlantes, celles qui évoquent, pour nous, les violences faites aux femmes – égorgement, viol, avortement, emprisonnement carcéral -, son écriture restitue aussi le merveilleux des rencontres et de l'amour. C'est une partie de ce qui comble le lecteur : l'univers de Maïssa Bey n'est pas manichéen versant les hommes du côté sombre et les femmes du côté lumineux. L'autre partie de la magie de cette écriture est la profonde poésie de la langue. On n'est pas étonnée qu'elle puisse confier, dans un entretien : « Lorsque j'écris, j'entends les mots, les phrases... J'ai presque envie de parler de composition, au sens musical... Il est si difficile d'accorder les voix, surtout lorsqu'elles sont chargées de cris, de plaintes, de colères ! »

Pour Maïssa Bey, comme pour d'autres, surtout dans cette décennie que nous venons de vivre, on a pu parler de « mode », de « complaisance » à « honorer » des écrivains algériens écrivant en français. Sa double reconnaissance dans son pays et dans celui d'où vient, en partie, sa langue, est le meilleur démenti aux esprits chagrins qui ne peuvent concevoir la littérature comme un espace sans frontières et de vraie liberté. En lui donnant ce prix pour l'ensemble de son œuvre, l'Association des Libraires Algériens consacre une créatrice dont l'œuvre, ancrée au plus près de notre chair, a aussi une portée universelle.

Alger, août 2005